

# LE VERTIGE PHOBIQUE OU LE VACILLEMENT DU SUJET<sup>1</sup>

Danielle BASTIEN

Communications lors de la journée d'été 2011

Isabelle Morin écrit :

« Si la vie est ce voyage de milles lieues, le pas qui permet ce voyage est un franchissement. Le sujet phobique ne peut faire ce pas et faute de l'amorcer, il risque de séjourner en deçà de la frontière de la vie. Le pas auquel il ne se résout pas le ferait passer de l'intérieur vers l'extérieur. C'est ce qui le séparerait de l'Autre, du dedans vers le dehors dans un monde qu'il ne cesse de prévoir. Pour s'assurer de ne pas passer la frontière, le phobique la renforce, dans un second temps, par un dispositif symbolique, un signifiant qui localise la peur et porte en lui le pire »

Nos premiers repères signifiants, premiers petits cailloux sur la route de l'effroi phobique nous sautent... aux oreilles : intérieur/extérieur, dedans/dehors, petit autre/grand Autre, frontière, symbolique à renforcer, peur, terreur.

Si pour Freud dès 1908, le terme de phobie, voire de névrose phobique se confond avec celui d'hystérie d'angoisse, c'est, nous apprend le vocabulaire parce que « des symptômes phobiques se rencontrent dans diverses affections névrotiques et psychotiques. Et Freud dès lors considère que l'on ne peut tenir la phobie pour un processus pathologique indépendant, sauf dans la névrose ou la phobie constitue le symptôme central : c'est ce qu'il nommera névrose phobique ou hystérie d'angoisse. Ces deux termes ne sont pas tout à fait synonymes pour Laplanche et Pontalis mais nous n'allons pas nous attarder sur ce point, mais bien plus rebondir sur ces premières indications freudiennes au fond pas si éloignées de nos premières interrogations comme « la phobie, carrefour entre névrose et psychose ? processus, symptôme, structure (?) »

Si la phobie peut revêtir un caractère transitoire durant l'enfance, voire même signaler l'entrée dans la névrose comme dans ce que nous enseigne Freud du petit Hans, elle peut aussi surgir/se

---

<sup>1</sup> Communication confectionnée à partir des multiples échanges qui ont ponctué l'année de travail au sein du groupe de travail « Phobie » du futur Espace analytique de Belgique ainsi que des commentaires, questions, suggestions, courrier et courriel des participants qui le composait et m'ont permis de réaliser cette synthèse.

repérer chez des sujets adultes caractérisés par l'évitement de la rencontre avec le désir, à ne pas confondre avec la dérobade hystérique qui provoque la rencontre, puis s'y dérobe.

Comment donc penser cet évitement ou cette castration symbolique inachevée pour le dire comme Morin ? Comment rendre compte de cette séparation inachevée/impossible, de cette impossibilité d'être sujet de son désir pour le formuler comme Diamantis ?

C'est dire combien grâce à notre séminaire, nous avons voyagé entre les deux langues celle de Freud et celle de Lacan qui, même si elles sont articulées l'une à l'autre nécessitent toujours lors d'une traduction un temps de reprise des concepts. C'est d'ailleurs la seule critique que nous ferions à Diamantis, elle s'autorise souvent de grands sauts d'une pensée à l'autre sans toujours nous indiquer toutes les étapes qu'elle parcourt. Ce qui nous mit d'autant mieux au travail

Pourtant les deux lectures ne sont pas si unilingues que cela, D'abord parce que Morin évoque la lecture de Freud avant s'arrêter chez Lacan mais aussi parce que Diamantis tout en articulant les choses sous un registre plus Freudien est néanmoins profondément attachée aussi à une lecture lacanienne notamment en ce qu'elle définit le surgissement ce de qu'elle nomme « vertige phobique » en corrélation directe avec un signifiant inscrit dans l'histoire du sujet. N'importe quel signifiant ne pouvant prétendre au rôle d'objet symbolique transitoire ! Et c'est d'ailleurs en cela aussi qu'elle nous a amené à considérer que la prise en compte des dimensions inter-générationnelles, y compris signifiantes ( cf Emma du Pont) étaient indispensables dans l'écoute de la phobie.

Bien plus qu'une lecture concernant la phobie, c'est d'une approche qui déconstruit « l'objet phobique » dont il a été question pour nous tout au long de cette année. La question n'étant pas du côté de la nature de l'objet mais bien de celui de la façon dont le sujet à accédé à la représentation de ses objets primordiaux.

Entendre l'enjeu phobique, nécessite donc de penser un en deça de la castration, une antériorité de la constitution de la névrose, cela requiert d'en revenir à ce que certains nomment « l'archaïque ». C'est-à-dire reprendre les choses du côté des processus primaires pour le dire comme Diamantis, des modalités subjectives du traitement du réel, pour le dire comme Morin.

Pour Diamantis, la phobie est à entendre comme une fragilité du narcissisme primaire, un inachevé psychique. On se souvient en effet, que l'investissement libidinal originaire du Moi cédant une partie aux objets, crée une opposition mais aussi une circulation entre libido du moi et libido d'objet : le moi s'éloigne du narcissisme primaire en formant un idéal du moi et en investissant des objets. Ce qui signifie bien évidemment que l'on ne peut rendre compte de ce

passage qu'en prenant en compte l'étape de la constitution de l'objet. C'est bien d'une fragilité à ce moment-là que témoigne le surgissement de la phobie.

Pour le dire comme Morin, penser l'en de ça de la castration ( symbolique si on le dit comme Lacan puisque pour Freud Castration et privation ne sont pas distinctes) c'est reprendre pas à pas, des temps logiques entre les trois modalités du manque : la frustration imaginaire, ouvre à une privation réelle, elle-même nécessaire pour conduire à la castration symbolique : cette dernière porte sur un objet imaginaire mais son agent est réel. C'est précisément là que Morin situe la phobie : comme suppléance par un signifiant-objet en raison d'une carence du père réel. Elle l'illustrera avec force de détails à propos de Hans. C'est donc pour elle une suppléance dans la castration symbolique inachevée, un traitement du réel qui en passe par une autre voie que celle du signifiant phallique qui marquerait et garantirait l'opération.

Elle écrit « C'est un signifiant-objet à tout faire pour suppléer au manque de l'Autre, cependant le système signifiant est sans dessus dessous parce que manque le signifiant organisateur qui introduit la dimension phallique dans la chaîne signifiante »

Diamantis nous permet dès lors de penser la phobie essentiellement comme une pathologie de la séparation : elle aurait pour fonction principale de fournir un objet à l'angoisse de séparation, alors même que le processus de séparation reste inachevé. La séparation à penser comme moment précis de constitution de l'objet, à savoir moment d'arrachement d'objets partiels à la masse dont ils faisaient partie dans le processus primaire, mais aussi moment nécessaire au passage entre auto-érotisme et amour d'objet.

Ce n'est donc pas de perte dont il est question mais de constitution de l'objet et de mise à distance de l'objet incestueux. La séparation permet que se crée une distance indispensable à la mise en pace du désir, sans elle, c'est le spectre de l'inceste qui ne cesse d'assombrir le ciel. On ne peut pas perdre quelque chose dont on n'est pas séparé. C'est le vertige devant la séparation qui paralyse le sujet phobique. Les objets sont en train d'être créés, mais la séparation ne s'inscrit pas, le retour en arrière semble possible, le vacillement du sujet devant la menace incestueuse le paralyse d'effroi.

Ainsi elle nous propose la métaphore d'un paquet de cacahuètes sous vide ou l'agglomérat ne permet pas de se représenter l'objet seul si on n'en a jamais vu. L'introduction d'air va permettre de différencier et séparer au moins une cacahuète et donner sens à l'objet. La masse initiale a pris sens par la séparation. C'est précisément l'inachèvement de cette opération que la phobie va signaler tout en y constituant une suppléance.

C'est ce qui permet de comprendre aussi selon elle une autre caractéristique de cette étape de suppléance phobique : la non installation définitive de la négation. A savoir qu'à la fin du

processus de séparation et de constitution de l'objet, un moment de « sans retour en arrière possible » serait instauré. L'air une fois évacué empêcherait toute possibilité que se de recrée l'agglomérat de départ. Pour le dire autrement, l'installation de la castration symbolique implique un moment où la présence et l'absence prennent une valeur psychique comparable mais assignés d'un signe différent ( en positif ou en négatif comme le dit Lacan dans la relation d'objet). Dans la phobie cette opération n'a pas eu lieu ( l'absence pourrait être une présence ? le doute ne permet pas de répondre) comme si une partie du psychisme ignorait la négation., dès lors tout est possible, tout peut arriver. Rien n'est exclu et tout est potentiellement réversible. La supposition vient en place de la négation. ( Non il n'y a pas de raison d'avoir peur, il n'y a pas de vipères dans la pièce/ versus et si il y avait quand même un vipère dans la pièce ? ). Le jugement primaire dans le psychisme ne dispose pas de la négation qui permette d'exclure que n'importe quoi peut arriver. » Elle écrit : « Dès lors la pensée devient incestueuse, à la différence de ce qui rend possible la séparation d'avec la mère, la phobie maintient qu'on peut toujours y retourner. En effet tout peut arriver. La fonction de jugement par la raison est stoppée net, la négation n'a pas de prise sur la panique du sujet, la fonction du temps s'efface. » (29). On n'est pourtant pas en présence de psychose, il n'y aurait alors pas de supposition mais seulement une affirmation qu'aucune négation ne viendrait entamer ( il y a une vipère point).

Dès lors le « vertige phobique » expression qu'elle reprend à Perrier s'installe, et c'est dit-elle la menace d'effondrement du sujet qui est en cause, plus que la terreur face à l'objet. La phobie étant une tentative pour mettre en place des objets symboliques terrifiants en lieu et place de l'efficace du symbolique. Un objet pouvant d'ailleurs devenir ou non un objet de terreur en fonction de la défaillance narcissique du sujet.

C'est dire combien le « vacillement » du sujet associé à cette séparation inachevée ne nous situe pas du côté de l'indifférenciation qui signerait la psychose. Il n'y a pas d'indifférenciation, il y a déséquilibre, vacillement d'un sujet en arrêt lors du processus de séparation d'avec l'Autre primordial.

Diamantis évoque également le terme d'hémorragie imaginaire, venant pointer ainsi ( et on se souvient de l'hémorragie de la libido du moi évoquée par Freud dans deuil et mélancolie) l'impossibilité pour le sujet d'interrompre le vertige ( le mouvement, la panique, la terreur) mais également le fait que dans la suppléance phobique il est bien question d'un recourt massif à l'imaginaire en lieu et place d'un symbolique défaillant/inachevé. C'est véritablement d'une irruption du pulsionnel dans le système conscient qu'il s'agit. Une manière de donner sens au non sens par l'intermédiaire de ce qu'elle nomme « hémorragie de l'imaginaire »

Il y a aussi à repérer dans les processus phobiques la prévalence du scopique et du regard. Le regard en effet ne pouvant assurer, garantir l'inscription d'une séparation, tout comme dans les terreurs nocturnes ou rien du noir ne vient permettre de préciser un contour, de différencier les

objets, d'identifier les monstres tapis dans la chambre et où seule la parole, la voix pourra tenter de séparer ce que le regard ne peut distinguer ni contenir.

Pour conclure, la phobie n'est donc pas une défense contre la psychose mais contre la perversion. Freud nous l'avait déjà enseigné. Lacan évoquant la « plaque tournante » entre hystérie, névrose obsessionnelle et perversion.

Des questions subsistent pourtant et vont nous porter dans notre travail de l'an prochain.

- La phobie et son surgissement inopiné est-elle une suppléance ou une défense ?
- Comment penser l'articulation entre objet partiel, objet a, objet de la pulsion ?
- Comment tisser phobie et angoisse, phobie et dépression ? L'expression de peur est-elle de l'ordre de l'effroi, du vertige ?
- Peut-on parler de fantasme dans la phobie ?
- Phobie et clinique infantile : comment penser la phobie chez les petites filles (si l'on suit Morin qui parle du moment d'érotisation du pénis réel comme moment déclencheur), que dire de l'objet contra-phobique
- -Phobie et féminin, phobie et maternel (déclenchement commun de phobies au moment de la naissance d'un enfant...)

Il nous reste donc beaucoup de pistes pour le travail de l'an prochain mais il me semble qu'au-delà de toutes ces précisions extrêmement utiles pour notre clinique ordinaire, ce que Diamantis nous a surtout enseigné, c'est la nécessité d'un travail de création lors de l'écoute des processus primaires, d'un tissage de dentelière qui fixerait des repères langagiers en lieu et place du signifiant-objet à tout faire qui tente vainement de faire face à l'hémorragie narcissique. C'est-à-dire qu'il y a aussi pour elle à entendre et à se laisser surprendre et à travailler les « noyaux phobiques » présents au cœur de certaines cures de névrosés. Et cela change tout de le penser comme cela.

Comme le dit le Poulichet dans le même ordre d'idée « Le clinicien devrait être en position d'entendre comme pour la première fois une composition unique et des mouvements psychiques qui ne sauraient se trouver subsumés par un modèle « pré-établi » et devrait se laisser affecter par la surprise et la résonance créées par de nouveaux phénomènes.

Il me semble que c'est bien là l'esprit de l'Espace de pensées analytiques que nous sommes en train de créer aujourd'hui.

## BIBLIOGRAPHIE

Diamantis Irène, Les phobies ou l'impossible séparation, Paris, Flammarion, champs essai n ° 923, 2003

Laplanche Jean et Pontalis J.-B, Vocabulaire de psychanalyse, Paris, PUF, 1967

Freud Sigmund, Cinq psychanalyses, ( 909)Paris, Puf, 1954

Freud Sigmund, « Pour introduire le narcissisme » ( 1914) in La vie sexuelle, Paris, Puf, 1969

Lacan Jacques, Séminaire 4 La relation d'objet, Paris, seuil, 1994 10

Le Poulichet Sylvie, Les chimères du corps, de la somatisation à la création, Paris, Aubier, 2010

Morin Isabelle, La phobie, le vivant, le féminin, Toulouse, Presse universitaires du Mirail, 2009